

BOTTONI

Dina PAGANO
Federico Motta Editore
(traduction)

POUR UNE TRES BREVE HISTOIRE DU BOUTON

« boutons, boutons sur tous les tons.
Inquiétantes ouvertures et métaphysiques fermetures... »

Certainement quand Dario BELEZZA écrivait les vers de cette poésie, faisait-il allusion à une métaphysique particulière... mais sa définition correspond parfaitement à un objet qui est présent dans la vie de tout homme de tous les temps.

L'histoire du bouton est celle de l'homme habillé, ainsi nous ne pouvons affirmer avec certitude qu' à partir de la préhistoire. Nos ancêtres devaient avoir trouvé quelque chose d'équivalent à des brandebourgs en os pour attacher leurs vêtements en peaux.

Les Germains en 500 avant J.C. (l'âge du bronze) avaient inventé les boutons de manchette, formés par deux petites plaques unies par une barrette rigide. Avec cet objet appelé « botan » commence l'histoire du bouton.

La première reconnaissance littéraire du bouton remonte au XII^e siècle dans la chanson de Roland qui cite « ...conseil d'orgueil nez vaut ni un boton... » pour indiquer une petite chose sans valeur. Pendant cette période le bouton prend la forme circulaire d'aujourd'hui et devient partie intégrante de l'élégance d'un vêtement. En effet les vêtements des Turcs frapperont l'imagination des Croisés en terre sainte : ils étaient recouverts de boutons, de vrais objets d'ornement. C'était la mode des casaques turques boutonnées jusqu'aux pieds.

Les peintres du XII^e siècle nous démontrent que les boutons servaient à attacher les manches des vêtements féminins, tandis qu'ils étaient totalement absents du devant et du dos des vestes .

Du XIII^e au XVII^e siècle l'évolution du bouton est artisanale :

A la moitié du XIII^e siècle en France se développent les corporations de « boutonnières », inscrites au registre des métiers au même titre que les fabricants de chaussures et de bijoux. L'activité artisanale était régie par des règles précises ; en effet les artisans étaient répartis selon les matériaux utilisés pour la production : les tabletiers utilisaient de l'os et de l'ivoire, tandis que les boutonnières travaillaient les métaux ordinaires et les orfèvres se consacraient aux pierres précieuses et au verre.

La production ainsi codifiée entra de plein droit dans l'économie artisanale, jusqu'au moment où la révolution française déchaîna une tempête libertaire dans tous les pays européens : l'artisan devient un véritable artiste et une profusion de boutons ressemblant de plus en plus à de vrais bijoux en or et en argent, se déverse sur les vêtements masculins, comme si l'on voulait oublier la sévérité des coutumes qui avait marqué les époques précédentes.

Noians, buton, pézoli, pomelli ; en or, en argent ou en perles, entre quatre et dix douzaines à la fois étaient les commandes que les orfèvres français recevaient des nobles ; à tel point qu'il fût nécessaire de promulguer des lois pour essayer de limiter le gaspillage et la somptuosité des vêtements en réduisant le nombre de boutons précieux que l'on pouvait exhiber.

A Venise, le magistrat des coutumes en 1644 déclarait que ces habits devaient être purs et sans aucun bouton sur les manches.

L'habit fait le moine, surtout s'il est enrichi de boutons en or ; vers la fin du XVII^e siècle les vestes masculines s'allongent pour permettre des boutonnages encore plus riches.

Pour les boutons militaires, les artisans utilisaient le laiton, le cuivre, le zinc, le fer, l'étain et les boutons acquièrent une véritable importance au-delà de la richesse du matériel utilisé.

Pendant le « siècle des lumières » au XVIII^e, l'habillement masculin s'enrichit de dentelles, de tissus de qualité et de jabots. Le bouton lui aussi, gagne une personnalité raffinée. Précieux et original, le bouton suit la mode et développe la fantaisie des artisans boutonnières.

Les techniques se différencient : des couleurs fixées sous émail, des miniatures peintes, de l'ivoire ciselé.

Ces derniers sont de magnifiques exemples d'un art qui, pendant le siècle suivant cède le pas à la production industrielle et au travail en série d'exemplaires moins précieux et de consommation plus courante lors de la grande révolution industrielle du XIX^e.

Au travers d'une analyse des matériaux utilisés pendant sa production industrielle, on peut donner une interprétation efficace de l'histoire du bouton à partir de 1800.

Aux autres métaux s'ajoutent : l'acier, le pinsbeck (un alliage de cuivre de zinc et de laiton) et l'argentan.

Le corozo est un matériau blanc et brillant semblable à l'ivoire obtenu à partir de graines de palmier séchées, grosses comme des œufs, importées d'Amérique et utilisées par les industriels boutonnières allemands .

D'une part on trouve des matériaux ordinaires utilisés par une bourgeoisie austère, d'autre part des décorations extravagantes pour une classe qui souhaite accéder aux richesses et au pouvoir du « troisième état ».

Jusqu'en 1850 la situation stagne entre fracs garnis de boutons en soie noire et gilets enchâssés de brillants.

La révolution de l'habillement masculin se situe entre 1850 et 1900 : la veste sans basques (la même qu'aujourd'hui) prévoit l'utilisation exclusive de boutons en bois ou en carton recouverts de tissu noir ou foncé. L'ère du bouton-bijou se termine ainsi, pendant que commence le charme discret et élégant dans l'habillement masculin et féminin de la classe bourgeoise.

Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle qu'on voit arriver les boutons dans le vaste monde de la mode féminine.

Ils sont recouverts de passementerie ou de tissu de la même couleur que le vêtement et ils sont présents par douzaines sur les effets féminins, plats ou bombés, ils associent fonctionnalité et ornement.

Gants et bottes étaient attachés par de longs rangs de boutons minuscules ; pour les boutonner, il fallait un crochet, en argent, en écaille ou en os qui faisait partie du trousseau de chaque jeune fille.

En peu de temps, avec l'arrivée du nouveau siècle, les vêtements raccourcissent et les boutons triomphent, avec la fantaisie des formes et des couleurs, sur les tailleurs féminins.

« Le détail est aussi important que l'essentiel. Quand il est malheureux il détruit tout l'ensemble. »(Christian DIOR)

BOUTONS DU COTE DROIT, BOUTONS DU COTE GAUCHE

L'histoire du bouton reste masculine à de rares exceptions près.

Jusqu'au XX^e siècle on ne voit sur les vêtements féminins, que des fermetures à lacets qui permettent aux femmes de mettre en évidence les formes et de modeler le vêtement sur le corps même pendant la grossesse .

L'homme choisit au contraire une fermeture pratique qui correspond à son statut social.

Jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, seuls les hommes usent et abusent des boutons.

Grâce à la haute couture française, après l'essor et le déclin de la crinoline, les vêtements aussi commencent à s'orner de cet objet.

Mais il y a une différence entre les deux sexes : le boutonnage masculin va de gauche à droite pour laisser libre la main droite pour toute occasion offensive ou défensive, le boutonnage féminin va de droite à gauche ; les femmes n'ayant pas de souci de défense mais seulement d'allaitement.

Depuis la fin du XIX^e siècle, l'homme n'utilise plus l'épée et la femme confie ses enfants à une nourrice.

Aujourd'hui le côté droit a une co-notation masculine et le côté gauche féminine.

LES NOUVEAUX MATERIAUX

Le développement des matières plastiques et leur utilisation marque la fin de tous les matériaux utilisés précédemment (bien trop chers pour être compétitifs).

La nacre est le dernier matériau naturel .Elle connaît son apogée au début du siècle avant d'être remplacée définitivement par les résines synthétiques.

Issue de la coquille d'un mollusque des mers chaudes , elle était découpée en disques de différentes tailles.

Lors de la première guerre mondiale, les usines de boutons furent transformées en usines d'armement, à cause des droits de douanes et de la chute des prix, les rares fabriques encore en activité furent acculées à la faillite.

Avec l'introduction des matières plastiques le secteur boutonnié connaît un regain d'activité.

Le celluloid explose dans une variété de couleurs infinie.

Tout objet pouvait être réalisé en celluloid , le bouton est celui qui a connu la plus ample diffusion.

La galalithe (dérivée de la caséine du lait) a eu encore davantage de succès car elle était moins inflammable.

Sa consistance stimula l'industrie en créant de nouvelles machines pour la production de boutons, machines qui sont toujours utilisées actuellement.

Son déclin fut marqué par l'augmentation du prix de la caséine.

Le développement des résines s'affirma dans les années cinquante :acryliques comme le plexiglas et le nylon(imitant le verre).Mais les matériaux très compétitifs pour leurs qualités chromatiques et leur faible coût restent les acétates et le polyester.

LA BROCHE LA FIBULE (Marika ROSSI SALGARELLI)

La broche présente dans l'histoire des fermetures un intérêt qui va au-delà de la curiosité.

Elle est typique des régions méditerranéennes et elle est née pour rendre les mêmes services que le bouton.

La fibule est l'épingle nourrice de l'Antiquité, composée d'un archer, d'un étrier, d'une aiguille qui la fixe au tissu.

On lui donne des origines mycéniennes.

Au fil des siècles les fibules subirent beaucoup de changements imposés par les coutumes, l'esthétique, les exigences pratiques, la mode des utilisateurs.

Elles peuvent être considérées comme des fossiles -guide de la protohistoire européenne.

Pendant « l'âge du fer » les fibules se développèrent.

Elles étaient en bronze, rarement en fer, parfois en argent ou en or, elles pouvaient être ornées d'ambre ou de corail.

Grandes broches et fibules étaient utilisées pour fermer les vêtements des hommes comme des femmes et constituent un important indicateur chronologique de mode à travers le temps.

Elles sont généralement les seules parties du costume qui se soient conservées et qui nous permettent d'imaginer quel était l'habillement des défunts et des vivants.

Pendant les premiers siècles après Jésus Christ, les fibules de l'ère romaine (époque impériale) étaient en bronze de forme et de décoration élaborées.

Puis, de nombreux objets du moyen Age furent découverts : boucles de ceinture d'utilisation courante, boucles avec plaque fixe façonnée à décorations variées : lignes croisées, motifs animaliers, motifs géométriques, motifs végétaux stylisés.

LE NETSUKÉ ET LE SATSUMA (Marika ROSSI SALGARELLI)

Les netsuke connus sous le nom de boutons japonais constituent une petite collection dans la collection.

Leur utilisation était liée à un costume traditionnel très ancien, le kimono, il servait à attacher des objets à sa ceinture. Le kimono ne disposant pas de poches, il était nécessaire d'inventer un système d'attache pour retenir différents contenants.

Ces derniers sont fixés à l'aide d'un cordon qui passe sous la ceinture et sont retenus par une sorte de broche qui les empêche de tomber : le netsuke.

C'est un accessoire destiné à une utilisation fonctionnelle pour répondre aux besoins quotidiens même quand il est réalisé dans un matériau précieux.

Son histoire est assez récente. Les netsuke ont été inventés au début du XVI^e siècle ils étaient en bois ou autre matière modeste.

Ils sont devenus de vrais objets de collection très recherchés.

Le collectionnisme a le mérite d'avoir favorisé la connaissance d'une réalité artistique qu'on ignorait en Occident.

Le netsuke connut sa plus grande expression artistique entre 1750 et 1868 (ce qui correspond à la fin de la période Tokugawa).

Toutes sortes de matières disponibles au Japon étaient utilisées : différents bois nobles, ivoire, corne, os, laque, bambou, becs de toucan.

Il y avait deux courants iconographiques : d'un côté des figures liées à l'époque du XVIII^e siècle avec des représentations fantaisistes de sujets mythologiques, des légendes, des fables, d'autre part des images inspirées d'études naturelles de la faune et de la flore.

Tous avaient en commun les caractéristiques de rondeur et d'expression dynamique.

Selon Bruno ASNAGHI expert dans ce domaine, tout exemplaire de netsuke doit présenter trois éléments pour être digne d'intérêt : le caractère essentiel de l'idée exprimée, le caractère historique de son contenu et celui artistique dans sa forme expressive.

A partir de 1860 dans la province de Satsuma commence pour le marché européen, la production de ces boutons particuliers.

Ils sont en porcelaine blanche légèrement craquelée avec des décors floraux mélangés à de fines incrustations d'or et une légère glaçure satinée qui évoque l'ancien.